



HAL
open science

Yanagita Kunio, Le Pouvoir de la sœur, Imô no chikara, 1925

Abe Junko

► **To cite this version:**

Abe Junko. Yanagita Kunio, Le Pouvoir de la sœur, Imô no chikara, 1925. Cent ans de pensée au Japon, Tome 2, édition établie par Yves-Marie Allieux, Éditions Philippe Picquier, pp. 55-80., 1996. hal-02048805

HAL Id: hal-02048805

<https://hal.science/hal-02048805>

Submitted on 25 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yanagita Kunio

Le Pouvoir de la sœur

Imô no chikara

1925

Yanagita Kunio (1875-1962) est né dans une famille de médecins à Tsujikawa, dans le département de Hyôgo au bord de la mer Intérieure. Comme beaucoup d'intellectuels de l'ère Meiji, il étudie les classiques japonais et chinois, ainsi que plusieurs langues occidentales. Il commence très tôt à composer des poèmes en japonais classique et en sino-japonais.

À vingt ans, Yanagita est connu pour ses «poèmes de style nouveau» (*shintai-shi*), d'inspiration occidentale. Avec Kunikida Doppo et Tayama Katai, il publie en 1897 un recueil de poèmes intitulé *Jôjô-shi* («Poésie lyrique») qui remporte un certain succès. Mais lorsque Doppo et Katai se lassent du lyrisme romantique et se tournent vers le roman pour décrire la réalité ordinaire, Yanagita se met à étudier la politique agricole «afin de faire disparaître la famine». Il devient fonctionnaire, mais son intérêt s'oriente plutôt vers les études folkloriques, puis vers l'ethnologie. Il en viendra d'ailleurs à démissionner de ses fonctions à l'âge de quarante-quatre ans. Chercheur indépendant, il recueille les traditions populaires en voyageant aux quatre coins de l'archipel, crée de nombreuses revues d'ethnologie pour former de jeunes chercheurs et devient le véritable fondateur de cette discipline au Japon. Presque toutes les problématiques abordées par Yanagita sont aujourd'hui exploitées et développées par ses disciples.

L'aspect le plus frappant de la pensée ethnologique de Yanagita est sa conviction de l'existence d'une société archaïque purement japonaise, antérieure à toute influence culturelle chinoise. Le poids des Études nationales de l'époque d'Edo s'y fait donc nettement sentir. Selon Yanagita, les valeurs de cette société auraient été transmises oralement par les gens ordinaires depuis les temps immémoriaux. L'ethnologue s'intéresse plus particulièrement à une croyance du shintô populaire dans laquelle il voit une clé pour comprendre cette vie «originelle»: autrefois des villages claniques consacraient leur culte au *kami* des ancêtres, divinité tutélaire du clan (*ujigami*), qui les protégeait, leur révélait l'avenir et leur donnait des conseils précieux.

La *miko*, chamane japonaise, jouait un rôle capital dans le shintô primitif: elle appelait l'*ujigami* en se mettant en transe pour que la voix du *kami* parle à travers elle. Médiatrice par

excellence entre le *kami* et les villageois, elle aurait été très vénérée. Yanagita a consacré deux recueils d'essais à la *miko* : *Réflexions sur la miko* (*Fujo-kô*, 1913) et *Le Pouvoir de la sœur* (*Imô no chikara*, 1940). Si le premier se fonde sur des documents écrits pour élucider l'origine et la fonction sociale de la *miko*, le second s'appuie sur des sources orales.

L'essai ici traduit, *Le Pouvoir de la sœur*, fut d'abord publié en octobre 1925 dans la revue *Fujin kôron* (« L'Opinion des femmes »), avant d'être intégré en 1940 dans l'ouvrage auquel il a donné son titre. Yanagita y cite de nombreux exemples empruntés aux traditions orales : récits recueillis auprès des habitants de son village natal, propos d'ethnologues, histoires entendues au cours de ses voyages. Le style est imagé, coloré, très littéraire, et l'on peut s'étonner de la présence de nombreux passages pour ainsi dire « hors sujet ». Alors que le thème général est la *miko*, presque un tiers de l'essai concerne plutôt les traditions populaires qui étaient alors au centre de ses préoccupations. Le texte, avec son déroulement sinueux évoquant le style de « l'essai au fil du pinceau », est parsemé d'observations scientifiques qui tiennent plus de la remarque subtile que de l'affirmation argumentée. On peut également rester perplexe devant sa conception du temps, non pas historique mais mythique, fondée sur l'idée d'un âge d'or originel : ainsi, les indications temporelles telles que « dans la nuit des temps », « à l'origine », « autrefois », « dans le passé », n'apportent aucune précision.

Le mérite de Yanagita est probablement d'avoir fait resurgir au cœur des temps modernes la figure de la *miko*, restée jusqu'alors enfermée dans les archives ou s'adonnant à la pratique douteuse de « l'appel des âmes défuntes », survivance pervertie de ses activités originelles. Il propose ainsi une image originale de la femme japonaise. En étudiant la fonction religieuse de la *miko*, Yanagita est amené à réfléchir sur le rôle de la femme dans la culture populaire en général. À une époque où les écrivains « naturalistes » protestent contre le conservatisme du système familial, Yanagita valorise au contraire la tâche dirigeante de la maîtresse de maison dans une famille élargie. Il souligne par ailleurs la place essentielle de la femme qui détient et transmet aux jeunes générations les légendes, les mythes et les contes d'autrefois. Nombreux sont les écrivains japonais modernes, comme Ôe Kenzaburô et Nakagami Kenji, qui ont été marqués par cette conception de la femme.

I

Ce printemps, alors que les cerisiers de la montagne commençaient à fleurir, je suis retourné dans mon village natal¹ et j'y ai beaucoup parlé à l'intention des jeunes gens de l'évolution des paysages. Un des clichés de la poésie et de la prose japonaises est que le « pays natal demeure inchangé² », mais en ce qui concerne le mien, que j'avais quitté il y a plus de trente ans, il a subi

¹ Yanagita est né à Tsujikawa, dans le département de Hyôgo.

² Dans le poème suivant par exemple : « Je suis venu voir / mais le cœur n'y était point / de ma vieille demeure / les fleurs pourtant se dispersent / au vent tout comme jadis », composé par le préfet Muneyuki,

un changement tel qu'il m'est impossible de me rappeler son état antérieur. La rivière a pris un cours nouveau ; un long pont de bois la traverse ; le gros rocher au-dessus du trou profond, sur lequel nous posons nos vêtements pour pêcher ou nager, dépasse à peine au plein milieu d'un champ de cailloux. Sur les montagnes environnantes dont la terre rouge brillait au soleil, arbres et herbes ont été plantés en abondance, ce qui a adouci les lignes de crête. Par temps de pluie ou de brouillard, ces montagnes doivent être superbes. Les maisons ont de plus en plus fréquemment des toits et des avant-toits de tuile, et dans les jardins, arbustes et fleurs étranges ont prospéré. Moi qui avais multiplié les voyages, j'ai alors compris pour la première fois que mon village était l'un des plus beaux endroits du Japon : le vent y souffle du sud au nord en suivant le cours de la rivière, le site est ensoleillé, les collines de chaque côté ne sont ni trop loin, ni trop hautes, leurs pentes douces sont adaptées à la culture de riz... Sans parler de l'abondance des denrées en provenance de la mer Intérieure, il est normal que les populations d'autrefois aient été attirées par cette terre, et elles ont eu raison de venir s'y installer. Depuis toujours, les conditions de la prospérité y sont réunies. Et comme les habitants étaient attachés à leur vie agréable, ces gens qui n'avaient aucune raison de se disputer se querellaient et se combattaient lorsqu'il y avait trop de naissances. Les uns sont partis au loin en se lamentant, les autres ont souffert et se sont tourmentés faute de pouvoir partir. Cependant, si les villageois ont appris aujourd'hui l'art de mener une vie paisible et prospère dans ce paysage verdoyant bien plus beau qu'autrefois, c'est certainement parce qu'un changement radical s'est produit ces dernières années dans les mentalités. Pour moi qui repars à peine arrivé, comme une âme défunte au moment de la fête des morts³, il est difficile de cerner un tel changement. C'est pourquoi j'ai supplié mes vieux amis de me raconter ce qui s'était passé.

Or, ceux qui ont vieilli ici ne se sont même pas rendu compte jusqu'à présent de l'évolution du paysage, si évidente soit-elle. Comment pourraient-ils comprendre *a fortiori* le fossé qui s'est creusé entre les pères et les fils, entre les grands-mères et les petites-filles ? Même si tous profitent des mêmes progrès, les uns représentent les mœurs d'une époque finissante, tandis que les autres incarnent celles d'une ère nouvelle. Si l'on s'efforce simplement d'énumérer ce qui n'existait pas auparavant, on constate par exemple que les débrouillards sont de plus en plus nombreux dans ce village comme aux alentours et que cela constitue certainement un phénomène général. Même les enfants des familles pauvres ne sont plus résignés, ils ne se contentent plus de leur condition. Ils ont compris qu'un travail assidu ne garantit pas nécessairement comme autrefois une vie tranquille. De plus, les innovations techniques comme le train ou le téléphone ont apporté aux campagnes beaucoup de possibilités nouvelles et l'on peut maintenant s'enrichir en restant au pays, sans faire l'effort considérable de s'arracher de son village pour profiter d'une richesse extérieure. Plus que la chance, c'est là la cause la plus vraisemblable de cette forme de réussite : ceux qui ont prospéré ont fait avant les autres un choix adéquat parmi les

Contes de Yamato (milieu du X^e siècle), traduction de René Sieffert, POF, 1979.

³ *O-bon*, fête consacrée aux âmes des ancêtres, qui a lieu le 15 juillet selon l'ancien calendrier.

innombrables idées et techniques nouvelles, et ont souvent trouvé une rentabilité plus grande à acquérir une expérience commune avec des personnes travaillant dans des villes ou des régions lointaines qui avaient peu de lien avec leur propre lieu de résidence. D'un côté il y a ceux qui vivent au village tout tranquillement sans se poser de question et qui ne sont pas au courant de ce qui s'y passe, tandis que ceux qui ressemblent le moins au villageois typique contribuent le mieux à maintenir la paix dans la communauté, puisqu'ils ne cherchent pas à entrer en concurrence avec quiconque. D'une certaine façon, voilà peut-être ce qui a été le changement majeur de ces dernières années. En attendant l'apparition de nouvelles formes d'amour du terroir, cette indifférence et cette distance ont donné un peu de souplesse à la vie à la campagne. Si les gens n'avaient pas développé leur sens pratique et n'avaient pas négligé les traditions de la culture régionale, l'économie de ce petit bassin n'aurait pas été suffisante pour vivre en autarcie et, à la suite de violentes disputes, on aurait dû chasser certains habitants de ce paradis terrestre. Or, les villageois vivent paisiblement les uns avec les autres et tout le monde a de quoi se nourrir. J'ai même rencontré des personnes qui considèrent que si les choses anciennes disparaissent les unes après les autres, c'est le prix à payer et que l'on n'y peut rien.

Tout bien réfléchi, je pense que c'est tout aussi bien. Lorsque nous étions petits, la campagne était bien plus paisible, de nombreux oiseaux chantaient, cerfs et singes se promenaient dans les montagnes, mais nous avons moins de divertissements que n'en ont les plus démunis aujourd'hui. Certes, les pauvres de maintenant se sentent insatisfaits en se comparant aux autres, mais ils ont espoir et consolation, ils élèvent leurs enfants avec plus de facilité. Quand ceux-ci seront grands, on peut espérer que l'on aura fait encore davantage de progrès. De la même manière que la valeur humaine de notre peuple, cachée et ensevelie depuis longtemps, a fini par se révéler le moment venu, grâce à l'authenticité de notre nature japonaise originelle, le voyageur solitaire regagnera lui aussi son terroir en quittant bientôt le rivage d'une mer agitée. Intrigué comme l'enfant d'*Urashima*⁴, il tentera inévitablement d'ouvrir la boîte mystérieuse. Je crois que ce moment est probablement arrivé. Trop occupé, on s'était éloigné des traditions et on les avait oubliées. Mais les traditions de ce peuple insulaire, transmises durant plusieurs millénaires, ne pouvaient disparaître du jour au lendemain. Tout comme les rêves viennent de manière inattendue pendant le sommeil, c'est dans la vie la plus ordinaire que l'on rencontre le plus de traces du Japonais originel⁵. Et cela, jusqu'à présent, personne n'y avait tout bonnement songé. Parmi les choses que nous considérons comme les tendances d'une nouvelle époque ou comme des phénomènes étranges et soudains, beaucoup ont une origine et une histoire anciennes, que les sciences n'ont su expliquer. Dans ma région natale, par exemple, les campagnes et les forêts ont été reconstituées et la chaîne de montagnes qui entoure le village a

⁴ Héros d'une légende. Conduit par une tortue, l'enfant visite le palais sous-marin du roi des mers et y séjourne trois années. De retour dans son village, il ouvre la boîte que la princesse lui avait remise, bravant ainsi son interdiction. Une fumée s'en échappe et le transforme aussitôt en vieillard.

⁵ Rappelons que le but principal de Yanagita dans ses recherches ethnologiques était de reconstituer la vie des premiers Japonais, avant toute influence chinoise.

repris l'aspect de cette « haie verdoyante » que l'on chante dans les poèmes anciens de l'époque de Nara. Mais il n'y a que moi, revenant dans mon village natal après une trentaine d'années, qui m'étonne de voir ces montagnes, car pour ceux qui vivaient là bien avant moi, il est certain qu'elles ont toujours eu cette apparence-là. Dans des documents tels que chroniques ou mémoires, on ne s'est jamais efforcé de laisser des traces écrites de ce qui est permanent. De même, une grande partie de la vie des gens ordinaires a été d'autant plus oubliée qu'elle était banale. Pour discerner parmi les mœurs actuelles de cette contrée la part nouvellement constituée de celle qui relèverait d'états originels, il faudrait non seulement la volonté de les différencier, mais aussi le jugement d'un homme qui, comme moi, puisse les comparer en portant sur elles le regard curieux de celui qui revient après avoir voyagé à travers villes et campagnes. S'il en est ainsi, il ne faut pas remettre à plus tard l'occasion d'examiner tout cela : la vie d'un homme est brève. Aussi ai-je demandé aux villageois de me raconter toutes leurs impressions actuelles.

II

Ainsi, petit à petit, toutes sortes d'histoires ont resurgi. J'ignore comment cela se passe dans les autres provinces, mais j'ai l'impression qu'ici les gens sont globalement devenus plus généreux. Ce qui saute particulièrement aux yeux, c'est l'habitude qu'ils ont prise de bien s'occuper des enfants. Autrefois, ils leur laissaient la bride sur le cou et seuls devenaient grands ceux que la nature épargnait, mais de nos jours il n'y a guère de parents qui manifestent autant de désinvolture. Du point de vue du budget familial, il me semble que l'on dépense proportionnellement plus d'argent pour les enfants qu'auparavant, en dehors même des frais de scolarité. Les fermes alentour ont toujours élevé des vaches, mais on les traite seulement depuis qu'une grande usine Morinaga⁶ a été construite au bord de la rivière, il n'y a pas longtemps. Aujourd'hui, très tôt le matin, une voiture fait le tour des villages pour ramasser le lait. La baisse du taux de mortalité des nouveau-nés qui s'est ensuivie est un phénomène notable. Le lait est vraiment bon marché, mais si les parents prennent désormais la peine d'en acheter afin de nourrir les bébés pour qui le sein maternel est insuffisant, c'est qu'un grand changement est survenu dans leur attitude. D'ailleurs, le même amour parental se manifeste dans les habits des enfants et pas seulement, me semble-t-il, dans les provinces riches.

Les villageois m'ont aussi parlé des relations entre frères et sœurs. À ma grande surprise, celles-ci sont devenues plus amicales. Entre autres, j'ai entendu dire qu'aujourd'hui, au fur et à mesure qu'ils approchent de l'âge adulte, les frères s'appuient sur leurs petites sœurs et restent proches d'elles : c'est ainsi presque partout alors que c'était absolument inconcevable auparavant. Comme c'est la première fois que je réfléchis sur ce phénomène, je ne dispose pas encore de matériaux pour l'expliquer, mais il me semble que plusieurs hypothèses sont possibles.

⁶ Une des plus anciennes entreprises japonaises de produits laitiers.

En tout état de cause, il s'agit là d'une question intéressante.

Certains y verront un processus d'émancipation féminine, ce qui n'est certainement pas faux. Comme la morale confucéenne de l'époque prémoderne⁷ établissait des différences rigoureuses entre les sexes, elle était particulièrement cruelle pour les femmes, même si elle n'a pas touché la totalité des familles japonaises. Mais il est vrai que si une maison avait deux pièces, le territoire de la femme était la pièce du fond, quoi qu'il arrive, et plus une femme était retirée, plus son charme augmentait. En Chine par exemple, même les femmes courageuses qui fouettaient leur mari une fois devenues matrones, étaient extrêmement soumises lorsqu'elles étaient jeunes filles et dotées du statut de sœur. Être soumis signifiait être impassible. Comme cela se pratique encore quelquefois dans les classes aisées, la technique consistait à faire comme si de rien n'était, quelle que soit la situation. Cette manière d'être qui n'a aucun sens, mais qu'on qualifiait d'« inclinaison féminine », était en quelque sorte ce qui comptait pour les jeunes filles, mais cela ne revêtait pas un caractère obligatoire pour la préservation de leur bonne réputation, et ne constituait pas non plus un grand principe destiné à modifier complètement leurs habitudes dans la vie publique et privée. Je pense donc que cela signifiait simplement qu'une jeune fille ne devait pas adresser la parole à son frère aîné de façon familière.

Il est une chose que ceux qui observent la peinture de mœurs pour y discerner les aspects concrets de la vie sociale trouvent depuis toujours étrange. Dans les rouleaux peints en effet, les yeux des belles femmes sont systématiquement représentés par deux traits droits et fins. Plus tard, dans les « estampes du monde flottant⁸ » qui croquent la réalité sur le vif, les belles femmes ont encore les yeux très bridés, toujours orientés dans une direction déterminée. Or, je ne sais quand s'effectua le changement, mais un jour on a commencé à dire : « Il faut que les femmes aient des grelots dans les yeux. » Être dotée de grands yeux ronds est alors devenu une condition nécessaire de la beauté. Même si les goûts changent selon les époques, il est impossible qu'un même peuple manifeste de telles différences de physionomie. Je pense qu'il s'agit en réalité du résultat d'une résistance à l'hérédité au moyen d'un artifice humain. Une de mes filles a de grands yeux et son frère aîné l'avait surnommée « la Voiture ». J'ai constaté qu'elle avait tout le temps les yeux bien ouverts, mais qu'ils ne sont en réalité ni petits ni grands. Quelle qu'ait été la forme originelle de leurs yeux, dès lors que la mode exigeait des femmes qu'elles évitent volontairement de les ouvrir et qu'elles les baissent constamment pour regarder par en dessous, il est normal que les peintres aient dessiné ceux-ci comme un fil à coudre et qu'ils aient peint des silhouettes toujours prêtes à tomber, comme celles des femmes poètes des *Cent poèmes de cent poètes* (*Hyakunin isshu*⁹). Mais quand elles en eurent l'occasion, les femmes adoptèrent une attitude qui leur permettait de relever le visage et de regarder les gens en face. Elles acquirent ainsi pour la

⁷ Époque d'Edo (1615-1868).

⁸ Estampes de l'époque d'Edo, *ukiyo-e*, qui ont pour sujets les acteurs de kabuki et les femmes des quartiers de plaisir.

⁹ *Hyakunin isshu*. Recueil compilé par Fujiwara no Teika (1162-1241). Il existe une traduction de René Sieffert : *De cent poètes un poème*, POF, Paris, 1993.

première fois une expression vigoureuse. Ensuite, les habitudes des femmes qui pratiquaient le chant et la danse en contact avec un public se sont probablement transmises à celles des familles ordinaires.

Le même genre de changement apparaît dans les vêtements. Porter par exemple le kimono en découvrant largement la nuque, comme on le voyait encore récemment, avait naturellement pour but de valoriser la forme de la coiffure, un chignon qui s'élançait démesurément en arrière. Mais en même temps, si l'on a inventé cette façon de s'habiller pour mettre en valeur la nuque, c'est que la mode voulait, comme pour les yeux baissés, que la femme expose celle-ci, longue et blanche. Quand fut passée la mode des longs cheveux noirs tombant dans le dos, la beauté de la nuque devint le point le plus important pour les jeunes filles élégantes qui s'efforcèrent de la mettre en valeur. Or, voici qu'en quelques années plus personne ne se soucie de ces modes, aussi bien dans les villes que dans les villages. Excepté les personnes malades, on ne voit plus de jeunes femmes qui marchent courbées, les yeux baissés et la lèvre inférieure proéminente. Elles se promènent toutes le col bien fermé, la tête redressée à hauteur naturelle, prêtes à regarder tout ce qui entre dans leur champ visuel. On fait remarquer qu'il existe encore au Japon bien des sujets d'insatisfaction à l'égard de l'éducation, mais c'est grâce à elle qu'a pu avoir lieu un tel changement d'attitude. Et c'est encore grâce à elle si des relations libres entre frères et sœurs sont devenues possibles.

Cela n'explique pas tout, mais c'est une évolution appréciable que les femmes soient libérées de toute modestie inutile, qu'elles arrivent à rendre leur foyer heureux par leur gaieté naturelle et que surtout elles amusent leurs frères aînés qui ont tendance à ressentir la solitude dans leur adolescence. Or, beaucoup de savants d'aujourd'hui sont des matérialistes vulgaires qui réduisent ce comportement à un simple phénomène psychologique relevant de l'érotisme. À ceux-ci se joignent les pessimistes invétérés qui semblent vouloir utiliser cet argument pour dénoncer les méfaits de l'émancipation des mœurs. Mais il est clair que cette analyse est fautive. Même si une émotion jeune et humaine motivait fondamentalement la relation entre frères et sœurs, existe-t-il au monde un phénomène aussi inoffensif que celui-ci ? Ce type d'attirance entre sexes opposés protège au contraire les gens simples contre les distractions de bas étage. Chez tous les êtres vivants, et en particulier dans la société humaine, des individus qui ne peuvent pas s'unir sont ainsi protégés pour maintenir entre eux la paix la plus totale, avant de créer leur propre unité familiale indépendante. C'était cela la famille. Avec ces nouvelles relations entre frères et sœurs, ne sommes-nous pas retournés à la forme originelle extrêmement simple de la famille, autrement dit, n'y aurait-il pas un renouveau de l'amour entre personnes liées par le sang¹⁰ ?

S'il s'agit bien ici d'une libération des mœurs, certains, par excès de déterminisme, et sans aller jusqu'à se soucier d'un danger qui reste inconcevable, considèrent cette liberté comme

¹⁰ Allusion à la société clanique.

inutile ou méprisable. C'est qu'ils sont précisément prisonniers des coutumes anciennes. Autrefois, la mère d'une famille ordinaire ne se mêlait pas facilement aux gens. Devant une personne extérieure, les fils adultes ne parlaient jamais à leur mère de façon familière, à la manière d'hommes et de femmes bavardant entre eux. L'attitude naturelle d'un homme, qu'il fût père ou mari, consistait à répondre de façon courte et sèche, comme s'il était toujours furieux, et la femme trouvait également cela normal. Il ne s'agissait donc pas seulement d'une attente psychologique particulière à la mère ou à l'épouse. À une époque lointaine, les femmes subissaient des interdits divers. Des coutumes sévères défendaient par exemple à une femme de pratiquer des métiers d'homme, tels que pêcheur ou guerrier. Ces interdits et ces coutumes ont perdu leur signification originelle et ont pris la forme de traits de comportement. Dans une région comme Satsuma, jusqu'à il n'y a pas si longtemps, détester les femmes faisait partie des caractéristiques d'un guerrier fort, ce qui est totalement à l'opposé des valeurs de la chevalerie occidentale et présente des aspects encore plus excessifs que les préceptes sévères qu'il faut respecter pour devenir moine bouddhiste. Il est pourtant impensable qu'un homme bien constitué ait pu craindre d'être contaminé par la féminité et la douceur de la femme rien qu'en s'approchant d'elle. Dire de la femme qu'elle était « sale » ou « souillée » n'était en fait rien d'autre que le résidu d'une croyance tenace selon laquelle la femme avait un pouvoir spirituel invisible grâce auquel elle arrivait à détruire facilement ce que l'homme avait construit avec force et courage : qu'elle enjambe une pierre à aiguiser, et celle-ci se cassera en deux ; qu'elle enjambe une canne à pêche ou les fléaux d'une balance, et ils se briseront. Ce genre de superstitions étranges a disparu par la suite, mais une peur vague est restée pendant assez longtemps ; c'est pourquoi des êtres qui étaient originellement destinés à s'approprier l'un l'autre et à s'aimer ont gardé, du moins en apparence, des attitudes distantes ; celles-ci sont restées dans les mœurs au sein même de cette époque nouvelle si pleine de vie¹¹. Il est donc normal que ces barrières inutiles aient fini par être abolies, ce qui était prévisible depuis longtemps.

III

Mais la réalité est plus complexe. Ces interdits n'étaient finalement pas de simples superstitions nous contraignant de façon inutile, comme peuvent l'imaginer ceux qui ne les connaissent pas. On peut dire que c'étaient des lois créées spécialement pour favoriser une partie de la société, mais leur vraie signification résidait plutôt dans une sorte de stratégie de défense à l'égard du monde extérieur. Grâce aux interdits, contrairement aux faibles animaux qui utilisent la moitié de leur énergie pour fuir et pour se cacher car ils ont du mal à mesurer l'ampleur du danger, l'homme a eu la certitude qu'il pouvait agir librement et sans crainte s'il respectait certaines conditions minimales ; les interdits renforcent en quelque sorte les fondements du courage humain. Il est vrai qu'un jugement ou une supposition erronés ont pu concourir à faire

¹¹ Il s'agit de l'ère Meiji (1868-1912).

conserver précieusement des contraintes dont on aurait pu se passer. Mais même le parlement japonais d'aujourd'hui ne peut y échapper. Devenait coutume, en règle générale, ce qui était considéré à une époque donnée comme une nécessité absolue et que les gens devaient respecter tant qu'ils éprouvaient une crainte en le transgressant. La sagesse humaine présente souvent des aspects fragiles. Il n'était pas facile de dissiper cette crainte. Que les hommes n'aient pas laissé approcher sans raison une femme, ou ne lui aient pas permis de participer à la plupart des travaux masculins, nous paraît sans fondement ; une fois oubliées les expériences originelles, plus personne ne peut les expliquer ; cependant l'attitude des personnes âgées qui penchent la tête et froncent les sourcils, saisies d'une inquiétude inconsciente, quand elles s'aperçoivent des changements récents, nous fait imaginer qu'une force originelle, inerte et bien tenace, doit se cacher derrière la réalité.

Les ethnographes considèrent généralement qu'à l'origine les actes religieux, offices et prières, étaient principalement pris en main par les femmes. En ce qui concerne le peuple japonais, le chaman, en principe, était une femme. Plus tard, seules certaines *miko*, désignées par la famille ou choisies par le *kami*, exécutèrent des travaux pour lui ; les autres étaient considérées comme inopérantes. En revanche, autrefois, toutes les femmes de tous les foyers servaient obligatoirement le *kami*, mais ne devenaient d'excellentes *miko* que celles qui étaient douées d'une certaine sagesse. Le *kami* tutélaire était jadis *kami* local et, à une époque encore plus lointaine, *kami* familial ; de nos jours encore, une fête saisonnière ou occasionnelle est consacrée au *kami* protecteur de chaque maison. Tout cela prouve que pendant longtemps la fonction de la *miko* fut importante. Si elle a été considérée comme proprement féminine, c'est sans doute parce que les femmes, du fait de leur nature émotive, réagissent les premières aux événements inattendus, se mettent dans des états extraordinaires et deviennent ainsi capables de parler de l'inexplicable. Parmi les enfants intelligents, certains voyaient le *kami* et prononçaient l'oracle ; cependant, non seulement ils perdaient vite leurs facultés en grandissant, mais comme c'était une femme qui accouchait de tels enfants et les élevait, elle restait tout aussi respectée. Plus particulièrement, la physiologie propre à la femme favorisait fortement ces activités spirituelles. Ceux qui se battaient contre la nature et contre les villages voisins avaient non seulement besoin de chercher des conseils stratégiques dans les paroles prophétiques de la femme, mais il leur fallait aussi recourir à son pouvoir dans l'espoir d'améliorer leur sort. C'est pourquoi, si l'on a craint le pouvoir de la femme, c'est parce qu'à l'origine on croyait totalement en sa puissance. De la même façon que l'on éloigne les objets sacrés de la vie quotidienne, par respect, on tenait les femmes à l'écart.

Même à l'époque prémoderne où il n'était plus nécessaire de les traiter de cette façon, on continuait de croire, selon les circonstances, au pouvoir de ces fragiles créatures. Il ne s'agissait pas seulement d'un pouvoir maléfique et destructeur. Il fallait aussi faire appel à la femme pour certains types de conjuration : ainsi, lors du repiquage du riz, activité la plus importante de l'année. Le raisonnement des gens d'autrefois est intéressant : la femme a un pouvoir créateur, il vaut donc mieux s'en remettre à elle pour les actes de production importants. Il subsiste encore

dans ce domaine diverses coutumes séculaires qui témoignent de l'existence d'interdits mystérieux. Par ailleurs, ont été transmises et présentées comme authentiques d'innombrables histoires sur des vieilles femmes qui auraient communiqué avec les *kami*, telles *O-Miki* ou *O-Nao*. Comme ces mystères sont vieux de plusieurs milliers d'années, il n'est point étrange pour un homme japonais de se laisser émouvoir par ce type d'histoire. Des religions universelles ont été activement introduites au Japon, mais ni le bouddhisme, ni le christianisme n'ont su apporter une réponse complète à l'instabilité de notre vie, à nos doutes et nos inquiétudes face à l'avenir. On a fait remarquer l'insuffisance de ces religions pour ce qui est de l'acquisition du bonheur en ce bas monde. Depuis l'aube des temps, la femme a eu dans notre pays la fonction de combler ce manque. Lorsque le culte pour la vénérable princesse de Yamato¹² s'est réduit à de simples cérémonies, on a commencé à invoquer l'impératrice Kômyô¹³ ou la princesse Chûjô¹⁴. Ainsi, lorsqu'une forme de culte s'appauvrit, une autre doit prendre sa place. C'est pourquoi le fait que la petite sœur console son frère aîné en proie à la solitude n'est peut-être rien d'autre qu'une manifestation nouvelle de ce grand pouvoir permanent.

IV

Récemment, en me promenant dans les montagnes perdues du Tôhoku, j'ai découvert par hasard un exemple archaïque du pouvoir de la sœur. Cela s'est passé dans un village complètement isolé qui se trouve au-delà des montagnes, vers l'est quand on vient de Morioka. Il s'agit d'une vieille famille possédant une fortune rare dans ces provinces. Or, six des frères et sœurs ont perdu la raison d'un seul coup, ce qui a bouleversé les gens du pays. Il faudrait mener une enquête pour mieux connaître le détail des circonstances, mais il semblerait que la famille ait eu un problème d'hérédité, puisque même le grand-père, qui vit encore actuellement, est devenu fou. Le père aussi a perdu la raison et s'est pendu un jour devant l'autel du bouddha. Seul l'aîné des enfants est resté longtemps normal, mais désespéré des malheurs qui avaient frappé les uns après les autres les membres de sa famille, il partait souvent vers la grand-ville, une somme d'argent importante en poche, pour tenter de dissiper son angoisse en dépensant son argent à boire du saké et à sortir avec des femmes. Il paraît qu'il a été lui aussi affecté par une grave dépression nerveuse et qu'il s'est suicidé en se jetant au fond d'un puits. Le moine responsable du temple de ce village, une personne très convenable, est intervenu de diverses façons pour le faire sortir de son désespoir, mais en vain. On pourra acquérir des informations supplémentaires en interrogeant ce moine, mais ces six fous sont aujourd'hui complètement rétablis. La sœur cadette avait treize ans au moment où la folie a envahi la maison, et ses cinq frères étaient tous plus âgés. Le plus étrange, c'est qu'ils pensaient tous les six de la même façon, et que c'était leur sœur cadette qui contrôlait leur pensée. Par exemple, si la cadette disait que le

¹² Princesse de Yamato. Fille du onzième empereur légendaire Suinin.

¹³ Impératrice Kômyô (701-760). Épouse de l'empereur Shômu. Bouddhiste, elle porta assistance aux miséreux.

¹⁴ Princesse Chûjô. Personnage légendaire du VIII^e siècle.

voyageur venant d'en face était un démon, il le devenait tout de suite aux yeux des autres. Si elle disait qu'il fallait le tuer, ses cinq frères se précipitaient tous ensemble pour l'attaquer. Comme les jeunes gens qui agissaient ainsi à tort et à travers étaient fort vigoureux, il paraît que pendant tout ce temps-là, plus personne n'est passé le long de cette rivière.

Cette histoire pourrait se trouver dans l'*Inga monogatari*¹⁵ (« Récits de la rétribution des actes ») de Suzuki Shōsan¹⁶. Je pense que l'on obtiendrait des explications plus ou moins convaincantes en interrogeant par exemple des bouddhistes. Mis à part la violence simplement héréditaire, j'ai l'impression que derrière ce récit se cache quelque loi commune à de nombreux événements et histoires extraordinaires depuis le fond des âges jusqu'à aujourd'hui. Supposons que ces fous aient été plus pacifiques et qu'à la place d'un démon, ils aient vu un ermite, ou les trois bouddhas qui nous guident vers le paradis et sur lesquels le chasseur du *Kokin chomon jū*¹⁷ (« Recueil de contes connus de tous les temps ») a tiré une flèche, le résultat aurait été édifiant ! La sélection moderne des histoires fabuleuses, établie par les laïques, est au fond trop simpliste. Si une personne souvent malade et hypersensible affirme avoir vu des choses extraordinaires entre veille et sommeil, on s'arrange pour ne pas y prêter l'oreille, car cela doit être illusion ou délire. Mais quand le témoignage vient de plusieurs personnes, on manifeste un grand intérêt et on s'en étonne volontiers. Il est clair que les gens d'autrefois, qui menaient tous la même vie simple, avaient tous des traits psychologiques communs, et que la convergence de leurs intérêts, goûts et sentiments rendait possible le partage d'une expérience erronée, laquelle suscitait l'apparition, comme dans l'exemple précédent, d'une force de coercition. À ma connaissance, personne n'a encore réfléchi à cette question.

Nombreux sont les témoignages sur des *kami* ayant pris la forme d'un enfant, appelés de façon diverse : *zashiki warashi* (enfant-de-la-salle-de-séjour) ; *kurabokko* (enfant-du-grenier) ou *sumakko warashi* (enfant-de-la-maison). On en trouve en abondance dans le Tōhoku. Un certain Sekiguchi Zenpei affirme en avoir vu un avec des amis, quand il était petit, danser en bondissant dans la salle de séjour de la maison voisine. Alors que l'on décrit habituellement ce type de *kami* avec des cheveux coupés au niveau des oreilles, celui-ci était, d'après le témoin, chauve comme un moine. Quand on interroge aujourd'hui cet homme sur les vêtements que portait le *kami*, honnête comme il est, il répond simplement ne pas s'en souvenir. L'esprit influençable des enfants fait que si l'on avait interrogé les témoins au moment de l'anecdote, ils auraient tous souscrit à la même version en fonction des questions posées. Et c'est cette version qu'ils auraient ensuite gardée en mémoire. Dans la plupart des cas, ils auraient fini par croire qu'ils se

¹⁵ *Inga monogatari*. Recueil de *kana-zōshi*, nouvelles rédigées en *kana*. Les *Récits de la rétribution des actes* ont pour but de dispenser des enseignements bouddhiques sous forme d'histoires extraordinaires.

¹⁶ Suzuki Shōsan (1579-1655). Écrivain de *kana-zōshi*. Il a prôné un bouddhisme zen teinté de l'esprit des guerriers.

¹⁷ *Kokin chomon jū*. Recueil de contes compilé à l'époque de Kamakura (1192-1333). En réalité, l'histoire du chasseur racontée ici ne figure pas dans ce recueil. Le même genre d'histoire se trouve dans le *Supplément aux contes d'Uji*.

souvenaient de la même chose, alors que s'ils avaient eu à décrire fidèlement ce qu'ils avaient vu, de légères différences seraient certainement apparues. Par exemple, le *tengu daoshi*¹⁸ (le Tengu bûcheron), dont on parle dans tout le Japon et qui se manifeste par un bruit particulier, peut être entendu par tout un village en même temps, sciant un grand arbre dans les montagnes en pleine journée, mais si l'on va voir ce qui s'est passé, il n'y a souvent aucune trace. Dans une grande ville, il arrive que l'on entende des musiciens tard dans la nuit. On ne peut les localiser exactement, mais dans la plupart des cas beaucoup de personnes se disent simultanément : « Tiens, ils jouent encore ce soir ! » Ce genre de reproduction de sons simples, dont on se souvient car ils sont très caractéristiques, peut être considéré comme une illusion, même s'ils ont été entendus par des milliers de personnes. Lorsqu'on a installé le chemin de fer, on entendait le passage d'un train, le sifflet ou le grondement des roues, alors que ce n'était pas l'heure ; il s'agit là de prodiges récents, sur lesquels d'innombrables histoires courent dans les villages. On avance que ce sont des blaireaux ou des renards qui imitent le train. Il y a même eu une rumeur selon laquelle des blaireaux, bêtes sottes, auraient été heurtés par un véritable train et auraient fini par mourir. Même si personne n'orchestre ce genre de phénomènes, il suffit qu'une cause s'impose avec force pour provoquer une illusion chez plusieurs personnes. Les individus d'aujourd'hui croient diriger eux-mêmes leur existence, mais, encore plus que par la mode ou par la contagion, nous nous laissons en fait souvent mener par un pouvoir caché, venu de la nuit des temps.

V

Tout ceci explique que même après la quinzième année de l'ère Taishô (1926), un événement comme celui qui va suivre puisse encore survenir. M. Yanai Meizaemon du département de Fukushima, un des premiers « intellectuels occidentalisés » de sa région, m'a raconté cette histoire l'an passé lors de mon passage dans son village. Dans les environs, des hommes mystérieux apparaissaient sans faute tous les trente ou quarante ans. Tant qu'ils étaient au sommet de leur pouvoir, leurs sortilèges et leurs prophéties tombaient juste et même les gens qui les connaissaient bien ne pouvaient que les révéler. Mais leurs capacités spirituelles diminuaient en moins d'un an et la plupart d'entre eux disparaissaient sans que l'on s'en aperçoive. Ces personnes hors du commun se révélaient à leur entourage chaque fois selon le même processus : après quelque vague présage, un homme, comme soudain possédé, montait sur les toits en toute hâte. Il se mettait à califourchon sur un bout du faite et secouait celui-ci de telle façon que même une énorme remise en terre pouvait en être ébranlée. Les gens qui se rassemblaient pour voir la scène ne pouvaient plus douter de son pouvoir : il devenait indiscutable puisque tous, bien que conscients de l'impossibilité d'un tel exploit d'après les lois physiques, l'avaient reconnu comme tel.

¹⁸ Le *tengu* est un démon fabuleux vivant dans les montagnes. D'apparence humaine, il a le visage rouge, un long nez et des ailes. On appelle *tengu daoshi* le fait que quelque chose tombe soudainement sans raison avec un grand bruit de tempête, par exemple, comme si c'était l'œuvre d'un *tengu*.

Au début de l'été dernier, je me suis rendu de Kurosawajiri, dans la région du Rikuchû, à Yokote dans le pays d'Ugo¹⁹. Au bord de la Waga, sur les deux rives, les fermes à toit de chaume à demi-fronton, particulières à cette région, dressaient vers l'est leurs silhouettes solitaires à travers les broussailles. En ouvrant la vitre du train, Abe²⁰ qui voyageait avec moi m'a dit en désignant l'une de ces fermes : « Dans cette maison, habite depuis deux ou trois mois une diseuse de bonne aventure fort compétente. Presque tous les jours, des gens viennent de loin pour la consulter. » Il semblerait que cette voyante soit une jeune mariée. Nombreux sont les exemples de ce type de femmes dans la région : trois ou cinq apparaissent quelquefois en même temps et elles doivent alors rivaliser de compétence. Différentes des *moriko*²¹ ou *itako*²², *miko* professionnelles qui doivent recevoir un entraînement et un enseignement particuliers, ce sont des femmes ordinaires qui travaillent dans les rizières. C'est pourquoi leur pouvoir sacré peut passer inaperçu, s'il ne survient aucun événement hors du commun qui étonne d'abord leur entourage. Or, il s'avère en fait que dans ces moments extraordinaires, frères et maris accordent de l'attention aux femmes de leur famille, alors que, habituellement, ils leur parlent sur un ton sec et ne les regardent presque jamais dans les yeux en présence d'autrui. En général, la femme chez qui va se manifester un pouvoir spirituel mange peu pendant les quatre ou cinq jours qui précèdent. Son regard devient aigu. Ensuite, elle s'enferme fréquemment et longuement dans un débarras, et commence à dire par bribes des choses étranges. S'il s'agit d'une femme d'humeur mélancolique, qui a l'habitude de se plonger dans la réflexion, ce genre de comportement peut être accentué par l'inquiétude exagérée des autres membres de la famille. Comme ces phénomènes ont tendance à se produire avant ou après un accouchement, ou à d'autres moments marquant un changement de rythme, les gens d'autrefois leur ont donné une signification mystique tout à fait différente des théories de la médecine moderne²³. C'est pourquoi aucun d'entre eux ne se montrait indifférent à ce genre de rumeurs, les premiers à y croire fermement étant obligatoirement les hommes de la famille.

Autrement dit, une famille qui n'aurait pas cru à la possession par un *kami* n'aurait pu en aucun cas produire une possédée. À l'époque prémoderne, les membres de sectes comme la Miko-kyô (secte de la *miko*) de Yamato Tanbaichi²⁴ par exemple ont manifesté une volonté de dominer le monde à l'aide de leur croyance, mais à l'origine on a toujours affaire à une religion familiale de petite envergure. Il y a très longtemps, dans les familles, les questions qu'il fallait poser au *kami* étaient bien plus nombreuses qu'aujourd'hui, et il était même quelquefois nécessaire de rendre volontairement les femmes folles. Il existait en outre huit millions de *kami*

¹⁹ Kurosawajiri et Yokote se trouvent dans la région du Tôhoku.

²⁰ Abe. Probablement un des disciples de Yanagita, ethnographe de la région.

²¹ *Moriko*. *Miko*, souvent aveugle, qui appelle les âmes défunes dans le Tôhoku.

²² *Itako*. Une autre appellation de *moriko*.

²³ Jules Michelet, auteur de *La Sorcière*, voyait également un rapport étroit entre les rythmes physiologiques et les capacités spirituelles de la femme.

²⁴ Miko-kyô. Il s'agit de la secte Tenri qui a été fondée par Nakayama Miki en 1838 à Tanbaichi (aujourd'hui Tenri dans le département de Nara), dans l'ancienne région de Yamato.

susceptibles de descendre sur elles, tous très différents les uns des autres, bons ou mauvais, puissants ou inférieurs : il était donc difficile d'appeler celui que l'on souhaitait. Des conditions sévères concernant les cérémonies et les interdits ont donc été établies pour que, dans la mesure du possible, les *kami*-visiteurs utiles à la vie humaine soient sélectionnés.

La religion particulière de notre peuple²⁵ a bifurqué à ce point précis et a évolué en prenant deux directions différentes. Dans la rivalité entre familles ou entre clans, la maison qui pouvait accueillir un *kami* orthodoxe digne d'être vénéré grâce au pouvoir d'une *miko* compétente pouvait également obtenir à son gré la confiance des habitants des alentours et la prospérité. Les entreprises des hommes réussissaient, la croyance était unifiée petit à petit et une famille puissante était ainsi amenée à prendre en main les cérémonies. Si bien que les familles qui recevaient des *kami* inférieurs cessaient de les invoquer dans un culte individuel. Cependant, étant donné qu'elles ne pouvaient mettre fin à la possession de la femme, même si elles n'appelaient plus les *kami* nommément, elles ne pouvaient rien contre la venue, encore plus fréquente qu'auparavant, d'invités indésirables, esprits nettement inférieurs comme des *kami* affamés ou furieux. Pour le shintô officiel, il s'agissait bien entendu de *kami* hérétiques, mais comme ces familles les connaissaient bien et depuis longtemps, elles ont continué à les servir avec respect et ont même essayé de profiter de leurs faveurs. Dans la mesure où ils étaient supérieurs aux humains, si on les remerciait et leur faisait des offrandes, on pouvait obtenir leur protection, même s'il s'agissait de *kami* mal placés dans la hiérarchie divine tels que les esprits du renard ou du serpent ; en revanche, si on s'attirait leur colère, leur châtement était souvent plus sévère que celui des *kami* authentiques. Quant aux âmes des ancêtres ou aux génies de la nature qui sont fortement liés au lieu d'habitation, même si l'on avait le moyen de les éviter, les chasser de façon impitoyable faisait trop de peine. De plus la fonction d'intermédiaire entre les hommes et ces esprits pour transmettre des messages était entre les mains des femmes qui, sensibles et douces, savaient émouvoir leurs père et frères. C'est ainsi que la religion familiale des Japonais, même si sa forme originelle a été perdue depuis longtemps, a été malgré tout partiellement conservée. Parallèlement, diverses superstitions nouvelles ont proliféré.

VI

Peu nombreuses sont les femmes qui ont joué un rôle dans l'histoire telle qu'on la lit actuellement, mais en réalité, dans les actions politiques ou guerrières, l'influence de la force cachée de la femme était importante. Compte tenu de ce fait, quand on réexamine la vie familiale archaïque, les traces de la psychologie proprement japonaise nous attirent, d'autant plus qu'elle est restée longtemps ensevelie. Mais notre attachement nostalgique ne justifie pas un retour à un style de vie primitif. Il n'est pas nécessaire aujourd'hui d'assumer les contraintes ennuyeuses d'alors, et la pratique des croyances anciennes n'a pas de sens dans la mesure où

²⁵ Il s'agit du shintô populaire que Yanagita plaçait au centre de sa recherche.

l'influence des époques postérieures sur ce qu'on qualifie d'ancien est souvent tellement importante que l'on ne parvient plus à retracer véritablement la forme originelle de la croyance.

Cependant, au cours de l'histoire, il existe ce que nous appellerons provisoirement, par commodité et pour définir les critères de l'évolution de notre croyance, l'époque de *Tama-yori-hime* et de *Tama-yori-hiko* (La princesse et le prince sur-lesquels-descend-le-*Tama*²⁶). Comme chacun le sait, il s'agit des grands ancêtres des prêtres du sanctuaire de Kamo, et en même temps, de la mère et de l'oncle du *kami* du sanctuaire d'Ise. À cette époque, on choisissait de très jeunes filles, parmi les vierges pures sur le plan physique et spirituel, et l'esprit vénérable du *kami* descendait sur elles. De nombreux sanctuaires anciens ont respecté cette pratique pendant longtemps. Dans ce cas, la famille du frère aîné héritait obligatoirement de la fonction sacrée, et elle se montrait encore plus protectrice et plus naturellement dévouée envers ces jeunes femmes que Joseph le charpentier envers la Vierge Marie. Elle réussissait ainsi à commander les villages alentour grâce au pouvoir du *kami* tutélaire du village. Dans le domaine humain, on relève le cas des Fujiwara²⁷ qui se sont appuyés pendant longtemps sur le pouvoir de leurs ascendants maternels. La relation frère-sœur est en quelque sorte plus sûre que le lien père-fils. Si les *kami* respectent la lignée matriarcale pratiquée autrefois et s'ils exigent la virginité des *miko*, la fonction de celle-ci doit obligatoirement être transmise de la tante à la nièce. C'est ainsi que la lignée de la *miko* a été perpétuée dans les sanctuaires. Plus tard cependant, elles eurent la permission de prendre un mari après un certain nombre d'années d'exercice ou de ne pas être vierges. Ce qu'on appelle dans les deux sanctuaires d'Ise, *Monoimi-no-chichi* (Père des enfants qui servent les *kami*), ou *Tete* (Père) dans certaines vieilles familles d'Echizen et de Hida, peut être considéré, me semble-t-il, comme une prolongation du culte du Prince-sur-lequel-descend-le-*Tama*.

Quand on compare des exemples pris dans de nombreux peuples proches ou lointains, on remarque d'autant plus le caractère naturel de ce genre de collaboration sacrée entre le frère et la sœur. Dans les anciens récits ainous, selon les légendes traduites par M. Kindaichi²⁸, les *kami* qui occupaient certaines îles et montagnes étaient tous des couples « frère aîné/sœur cadette ». Les habitants d'Okinawa sont de lointains descendants des Japonais : de ce fait, ils ont pu conserver les coutumes anciennes de notre pays, mais là encore, les *kami* du mont Otake²⁹ étaient un homme et une femme. La symétrie de leurs noms nous permet de deviner qu'ils étaient originellement frère et sœur, tout comme les deux premiers *kami* du chapitre intitulé

²⁶ Selon Yanagita, *Tama* est la substance de l'*ujigami*, constituée de l'agrégat des âmes des ancêtres du clan.

²⁷ Il s'agit de la famille Fujiwara qui eut une grande influence politique à l'époque de Heian (794-1185). Les Fujiwara mariaient à des empereurs les jeunes filles de la famille dont le père devenait régent pour exercer le pouvoir politique réel. Cette méthode était d'autant plus efficace qu'il était d'usage à l'époque que la famille de la mère élève les enfants.

²⁸ Kindaichi Kyôsuke. Célèbre linguiste.

²⁹ Mont Otake. Espace sacré sur lequel descendaient les *kami*. Malgré le nom, il ne s'agit pas systématiquement d'une montagne.

« Temps des *kami* » (*Findai*) du *Kojiki* (« Chronique des faits anciens³⁰ »). La coutume de la célébration du *kami* par une prêtresse *saiin*³¹ a persisté jusqu'à l'époque moderne dans les îles d'Okinawa. Des traces indubitables prouvent l'existence primitive dans chaque vieille famille de bonne renommée d'une Princesse-sur-laquelle-descend-le-*Tama*, princesse de moindre importance. Contrairement au Japon où, pour des raisons politiques, les officiants masculins ont progressivement opprimé les familles de *miko*, à Okinawa les offices sont de nos jours encore monopolisés par les femmes. Par ailleurs on avait coutume de consacrer un culte au *kami onari-gami*, lors des invocations importantes : par l'intermédiaire de la femme sacrée qu'est la sœur, on rencontrait le *kami*. Dans ces îles, le mot *onari* signifie d'ailleurs « sœurs » au sens qu'il a pour nous aujourd'hui. Au Japon, le même terme n'est peut-être utilisé que pour désigner le *kami* de la rizière lors de la fête du repiquage³², mais on peut deviner à travers chansons et légendes le caractère extrêmement sacré de la fonction des *onari* et leur importance dans la vie familiale.

Comme je me suis efforcé d'être aussi simple que possible, beaucoup de points nécessiteraient de ce fait un éclaircissement, mais mon intention n'était pas de rendre un jugement scientifique. Dans les familles de l'époque nouvelle³³, la manière dont le frère aîné traite sa petite sœur paraît avoir complètement changé, mais il ne me semble pas qu'il existe une grande différence d'orientation en ce qui concerne le pouvoir de la femme dans la société. Si les femmes méditent attentivement les lois fondamentales de l'existence humaine à l'aide de cette sensibilité aiguë qui fait défaut aux hommes, et si elles s'appuient sur leur amour de la famille et de la lignée pour leur donner des conseils généreux quand ils partent travailler au-dehors, alors les doutes s'évanouissent, le courage renaît et le bonheur n'est plus cantonné aux seuls petits groupes familiaux isolés. C'est donc aux femmes elles-mêmes qu'il revient d'étudier l'histoire plurimillénaire de leur statut. Il est étrange de confier entièrement cette tâche à des hommes, tels que moi, qui n'ont pas de sœur. J'éprouve encore une fois la nécessité de dire aux jeunes femmes de notre temps que si l'on n'a pas encore réfléchi sérieusement à leur histoire sous prétexte de n'y voir que des superstitions, alors qu'il n'est rien de ce que l'être humain a créé qui puisse être sans signification, cela démontre à leur égard un manque total de sentiments.³⁴

³⁰ *Kojiki*. Le livre mythologique et historique le plus ancien du Japon, compilé en 722.

³¹ Princesse consacrée de la famille impériale en fonction au sanctuaire de Kamo à Kyôto.

³² Une fête est consacrée au repiquage du riz, événement majeur du printemps. Voir dans le recueil intitulé également *Le Pouvoir de la sœur*, l'article traduit du japonais par Jacqueline Pigeot « Le Rappel du soleil » (*Hi o maneku hanashi*), École pratique des hautes études, V^e section, Cahier d'études et de documents sur les religions du Japon, IV, 1982.

³³ Ère Meiji (1868-1912), époque d'occidentalisation.

³⁴ La traductrice remercie de tout son cœur Sylvie Jeanne et Yves-Marie Allieux qui ont bien voulu assurer une relecture de cette traduction.